

Une femme a passé...

Albertine Ferland-Angers

Volume 28, 1961

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1007376ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1007376ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

0318-6148 (print)

1927-7075 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ferland-Angers, A. (1961). Une femme a passé.... *Rapport - Société canadienne d'histoire de l'Église catholique*, 28, 37–44. <https://doi.org/10.7202/1007376ar>

Une femme a passé . . .

Au pays de Laurentie une femme a passé, et sur son chemin elle a prêté son bras à l'aveugle, recueilli sur son cœur l'enfant abandonné, recouvert de son manteau le pitoyable dément; elle a partagé son pain avec l'indigent, même avec le farouche Iroquois; elle a pansé le soldat blessé et abrité le vieillard; une femme au grand cœur a passé... elle s'appelait Marguerite d'Youville.

Marguerite est née à Varennes, en Québec, le 15 octobre 1701 du mariage de sieur Christophe du Frost de la Gesmerays, gentilhomme de vieille noblesse bretonne, capitaine dans les troupes du Détachement de la Marine, et de Marie-Renée Gaultier de Varennes, fille du seigneur de Varennes et gouverneur de Trois-Rivières.

En 1701 la seigneurie de Varennes comptait tout juste une quinzaine de familles dispersées sur les concessions à peine défrichées. L'enfance de Marguerite s'écoula dans le fort de Varennes où se trouvaient, enclos de palissades, l'église, le presbytère, le manoir, le moulin à vent, et l'humble maison de bois rond de seize pieds en carré où elle était née et dont il ne reste aucun vestige. Le moulin à vent avec ses grandes ailes tournantes dans le ciel bleu, les virevoltes des mouettes au-dessus du fleuve qui bornait son horizon fleurissaient de poésie l'âme neuve de la bambine. Elle n'avait pour toute distraction que les remuements autour du moulin à cent verges du jardin paternel, le va-et-vient du meunier enfariné et des censitaires chargés de sacs de mouture. C'est dans ce milieu pastoral que grandissait la fillette quand la mort vint en détruire l'harmonie en emportant monsieur de la Gesmerays, en pleine maturité, le 1^{er} juin 1708. L'acte de sépulture de cette date ne spécifie pas s'il est décédé ce jour-là ou la veille.

Les appointements d'un capitaine des troupes sous le régime français suffisaient à peine aux besoins d'un jeune ménage, aussi madame de la Gesmerays se trouva-t-elle dépourvue à la mort de son mari. Certain poète l'a fort bien dit : « Tout est peine et misère aux pauvres gens. » Dès l'âge de sept ans Marguerite connut la kyrielle des mille et une petites privations qu'engendre la gêne, ce qui en fit une fillette précocement sérieuse au dire de l'annaliste des Ursulines, car madame de la Gesmerays, grâce au jeu des alliances, obtint l'admission de sa fille au pensionnat des Ursulines de Québec où passait l'élite des jeunes canadiennes.

Après douze ans de veuvage, madame de la Gesmerays convola en secondes noces et la famille vint habiter à Montréal. A dix-huit ans Marguerite s'épanouissait en beauté, son fils le biographe, nous dit « qu'elle était une des belles personnes de son temps. C'était une brune claire, ayant beaucoup de couleur, un œil vif et parlant, tous les traits du visage fort réguliers, d'une grande taille, et ayant un air fort gracieux. » Au sujet de sa taille nous avons une précision. Lors de

l'exhumation de ses restes, en 1958, les anatomistes de l'Université de Montréal ont déclaré que d'après son squelette elle devait mesurer cinq pieds et six ou sept pouces. Avec ces avantages physiques Marguerite fut bientôt remarquée et demandée en mariage par un jeune montréalais, François d'Youville. Il était le fils cadet du sieur de la Découverte, aide-major à Montréal et agent du gouverneur le marquis de Vaudreuil à son comptoir de traite à l'Île-aux-Tourtes. En épousant mademoiselle de la Gesmerays, François, fils de parvenu, se haussait dans l'échelle sociale, il avait la fortune, elle avait le rang. D'un physique avantageux, suivant le portrait que nous avons de lui au château de Ramezay, il devait être charmant à ses heures car un séjour de deux ans au Séminaire de Québec parmi des gentilshommes l'avait vernissé de belles manières. Hélas, le séduisant fiancé se révéla mari noceur et volage. Voici ce qu'en dit son fils. *« Elle avait un mari d'un caractère fort indifférent et qui n'était pas plus sensible à sa détresse et aux différentes infirmités de son épouse que pour une personne qu'il n'eut jamais connue, c'est aussi ce qui faisait souvent verser à madame d'Youville des larmes très amères. »* Le jeune ménage demeurait chez madame de la Découverte, sexagénaire riche et avaricieuse.

A la mort de son père, François lui succéda au poste de traite de l'Île-aux-Tourtes. Mêlé depuis sa jeunesse aux incursions clandestines de traites en pays iroquois, bouffi de l'importance et de l'impunité de son père partisan de la traite de l'eau-de-vie, François avait une nature rude. Par son commerce de l'eau-de-vie et ses tactiques abusives il se rendit bientôt odieux aux honnêtes gens. Non seulement il dépouillait les Nipissings domiciliés à l'Île-aux-Tourtes mais il s'assurait le monopole de la traite en faisant perquisitionner les canots venant des pays d'en-haut au passage du bout de l'Île. Monsieur de Ramezay, gouverneur de Montréal, donne des précisions au Ministre. *« J'ai l'honneur de vous représenter, Monseigneur, qu'avant que monsieur le Marquis de Vaudreuil afferme sa traite à l'Île-aux-Tourtes, il venait ici toutes les années cent canots et le moins quatre-vingts en traite. C'était une espèce de foire, les marchands y débitaient leurs marchandises, les habitants leurs denrées de manière que tout le monde y trouvait son compte. Il n'est pas descendu quatre canots cette année à Montréal, le sieur d'Youville les ayant tous retenus au bout de l'Île... »* Les Nipissings eux-mêmes se voyant sans pelleteries ni munitions pour chasser vinrent en députation auprès du gouverneur pour réclamer le renvoi de François d'Youville de l'Île-aux-Tourtes. Ce triste fond de tableau a ici sa place parce que c'est madame d'Youville qui, ultérieurement, paya la rançon de ces dérèglements. Bravant l'opinion publique, François jouait le grand seigneur, se produisait dans les beaux salons où sa prodigalité lui assurait une place à la table de jeu. L'inventaire de ses biens nous décrit ses habits de velours, de satin, ses jabots et manchettes de dentelle d'argent, et l'épée à poignée d'argent doré qu'il portait selon l'usage des gentilshommes de l'époque. Marguerite retenue auprès de ses enfants, chaque année en voyant naître un nouveau, se vit de plus en plus délaissée. Coincée entre la ladrerie de sa belle-mère, l'égoïsme de son mari et le mépris public, elle dut essuyer maints crève-cœur. Cependant, loin de se révolter devant l'injustice de sa

situation, elle s'appliqua à acquérir les vertus de l'épouse chrétienne. Son fils nous dit que trois ans avant son veuvage « *on la vit prendre le parti de la dévotion* » c'est-à-dire qu'elle entreprit de cultiver consciemment sa vie intérieure. Lorsque, à peine âgé de trente ans, François fut emporté par une pleurésie le 5 juillet 1730, il mourait ruiné et grevé de 10,812 livres de dettes. Marguerite n'avait trouvé dans son mariage que contraintes, déceptions et humiliations.

*
* *

Des six enfants que madame d'Youville avait mis au monde, il ne lui restait que deux fils. Dépossédée de tout par la succession obérée, elle se mit en devoir de gagner son pain. A cette fin elle loua, de la succession, le magasin de sa défunte belle-mère sur la place du Marché et elle en garnit les tablettes de marchandises en consignment. De ce maigre négoce elle réussit à se tirer d'affaires. Pauvre, elle secourait plus pauvre qu'elle, et bientôt on vit dans Montréal la veuve d'Youville visiter les pauvres, les malades, les prisonniers et sortir hors les murs de la ville pour aller rapiécer les hardes élimées des vieillards de l'Hôpital général Charon. Monsieur Normand, curé de la paroisse et son directeur spirituel, encourageait ce zèle et même l'autorisa à recevoir chez elle une pauvre aveugle.

Montréal grandissait et la pauvreté aussi. Devant tant de misères à soulager madame d'Youville songea à s'adjoindre des aides. Trois pieuses demoiselles consentirent à la seconder dans son œuvre charitable, et le 31 décembre 1737 les quatre associées par une consécration secrète s'engageaient à vivre en commun et du fruit de leurs travaux collectifs faire vivre autant de pauvres qu'il leur serait possible. A cet effet elles s'installèrent dans une maison louée rue Notre-Dame proche de l'église des Récollets. Mais à peine le but de cette association fut-il connu que les Montréalais s'élevèrent contre cette innovation hardie. Le Montréal mondain avait fait la moue en voyant madame d'Youville frayer avec les pauvres, la parenté s'était indignée d'une telle dérogation au rang social, les malins, se souvenant des You, père et fils, avaient soupçonné un colportage d'eau-de-vie sous le couvert de la charité. Quand la mer est houleuse les vagues s'éparpillent en écume sur la rive, de même l'agitation de la populace gonflée de passions partisans éclate en outrances. Ainsi, on accusa les Sœurs de chamailles intestines, d'immoralité, d'ivrognerie et du commerce de l'eau-de-vie. Lorsqu'elles mettaient pied dehors on les conspuait ponctuant même les huées de cailloux. Sourdes à tant de malveillance, les Sœurs multipliaient leurs humbles travaux de couture au profit des pauvres. Une nuit d'hiver 1745, un incendie jeta madame d'Youville et ses protégés sur le pavé, et durant deux ans elle passa d'un logis à l'autre ballottée par les circonstances et les charités provisoires.

Jadis Montréal avait soutenu de ses générosités l'Hôpital général fondé en 1694 par François Charon de la Barre pour les vieillards nécessiteux, mais après la mort du fondateur cet hospice, administré par des Frères Hospitaliers, était passé de décadence en décadence au point qu'en 1747 il n'y restait plus que deux Frères valétudinaires et

quatre vieillards octogénaires. La bâtisse tombait en ruine et les dettes accumulées poussaient les gouvernants dans une impasse. Alors plutôt que de laisser s'éteindre cette institution unique en son genre à Montréal, les Sulpiciens proposèrent au Ministre de la confier aux soins de madame d'Youville qui, elle, y recevrait les indigents des deux sexes. Cette solution fut agréée de la Cour. et le 27 août 1747 madame d'Youville fut nommée administratrice de l'Hôpital général de Montréal. Bientôt le vieil hospice rajeuni fut rempli à capacité. Mais en 1750 les administrateurs, qui étaient le gouverneur général, l'intendant et l'évêque de Québec, décidèrent, sous le spécieux prétexte d'économie, de fonder cet hospice dans celui de Québec. Conséquemment la commission d'administratrice que madame d'Youville avait cru permanente, fut révoquée le 15 octobre 1750 et le fruit de trois années de labeurs perdu pour elle. Pis encore, les administrateurs refusaient de lui rembourser les emprunts qu'elle avait dû faire pour rendre l'Hôpital habitable et les terres rentables. La question du règlement des dettes des Frères Hospitaliers se posa de nouveau. C'est alors que madame d'Youville proposa à la Cour d'assumer ces dettes à la condition d'être substituée aux droits et privilèges des Frères insolubles, et à l'octroi de Lettres patentes autorisant sa communauté religieuse. Cette fois le tout Montréal appuya loyalement madame d'Youville dans ses revendications car son désintéressement avait réussi à exorciser les vieux relents de méfiance de certaines factions. Après maintes démarches et pétitions le roi Louis XV signa les Lettres patentes le 3 juin 1753. Montréal conserva son Hôpital général grâce à madame d'Youville qui s'était chargée d'une dette de quarante mille livres pour le libérer.

*
* * *

Lors de l'érection canonique de la communauté, Mgr de Pontbriand nomma madame d'Youville supérieure, mais les Sœurs continuèrent à lui donner le nom de « *Mère* » comme elles le faisaient depuis longtemps. L'abbé Dufrost nous dit qu'elle avait le don de se faire aimer et craindre à la fois, qualité propre aux vrais chefs. La stabilité de son œuvre étant assurée, Mère d'Youville s'employa à la consolider, et à cette fin elle utilisait tous les moyens honnêtes qui s'offraient. Sa serviabilité devint proverbiale, aux gens dans quelque embarras on disait : « Allez aux Sœurs Grises, elles ne refusent jamais rien. » C'est qu'il en fallait des revenus pour maintenir un établissement aussi considérable. Outre les vieillards, hommes et femmes, Mère d'Youville abritait les enfants abandonnés, les aliénés, les aveugles, les soldats blessés, les prisonnières que le tribunal lui confiait et pour lesquelles une partie du dernier étage de la maison était réservée. Les prisonnières et les soldats étaient pensionnés aux frais du gouvernement, mais l'intendant Bigot ne respectait pas les accords établis. Mère d'Youville l'affirme dans une lettre à l'abbé de l'Isle-Dieu du 18 septembre 1765. « Monsieur Bigot n'a jamais payé les rations ce qu'elles valaient. L'Hôpital a perdu le pain, les pois, les menus vivres, les rafraîchissements, et le domestique... » C'est grâce à mille petites industries, à des merveilles d'ingéniosité, de travail acharné et d'aumônes que Mère d'Youville pourvoyait à tout, elle n'avait d'autre réserve que « les coffres

insondables de la Providence ». Sa confiance en la Providence est infinie. Elle écrit : « La Providence est admirable, elle a des ressorts incompréhensibles pour le soulagement des pauvres... » Après avoir fait preuve de tant de talents, elle s'étonne, dans son humilité, que « Dieu veuille se servir de si pauvres sujets [Elle et ses Sœurs] pour faire *quelque petit bien* ».

Par suite de la guerre de 1759-1760 la famine sévissait au pays, à Montréal il n'y avait plus de farine. Après le succès des armées anglaises l'anxiété morale doublait les privations matérielles. Notre héroïque fondatrice connut, alors, les heures amères des vaincus, les pertes considérables d'argent causées par la déchéance du numéraire français, la tristesse des séparations sans espérance car les amis et bienfaiteurs de l'Hôpital quittaient le pays. Au milieu de tant de malheurs sa confiance, toutefois, ne bronche pas : « Dieu l'a permis ainsi, que son Saint Nom soit béni ! » écrit-elle. Aux pires heures de ce désarroi général Dieu voulut achever la purification de la grande âme de sa servante en permettant qu'un incendie consumât l'Hôpital au printemps de 1765, et cette fois encore Mère d'Youville fut à la hauteur de l'épreuve. Entourée des cent dix-neuf personnes de sa maison, devant la bâtisse en flamme, elle se jette à genoux et récite le *Te Deum* pour remercier Dieu de ce nouveau moyen de sanctification qu'Il lui envoie.

A son tour, elle dut quêter le gîte et le pain de l'aumône. De l'Hôpital, il restait néanmoins les murs. Incontinent, à soixante-quatre ans, avec une énergie indomptable, elle entreprend de remonter son œuvre.

Sur le plan humain, les dons naturels de Mère d'Youville auraient fait d'elle une femme remarquable : son intelligence d'envergure, son jugement solide, sa générosité, son courage, son esprit de justice, au point que ses réalisations marquées au coin de son génie ont masqué sa sainteté toute en profondeur. C'est dans sa foi inébranlable, son humilité, son abnégation, son esprit d'oraison, c'est dans cette doubleur de sa personnalité qu'il faut chercher le secret de son comportement. Au milieu de ses activités elle savait se créer des oasis de silence, de silence d'amour et de contemplation. C'est parce qu'en son cœur le colloque intérieur se poursuivait constamment qu'aux heures d'épreuves l'*Amen* amoureux montait spontanément à ses lèvres. Le *Te Deum* qu'elle récite devant son hôpital en feu, c'est un acte de foi en sa logique nue. Ses écrits sont parsemés d'actes d'abandon à la volonté de Dieu. « *Dieu a ses desseins, je les adore.* » — « *Avec Dieu, rien ne se perd.* » — « *Il faut aimer la croix, encore qu'Il la donne en abondance.* » Sa confiance en la Providence découlait de sa remarquable dévotion au Père Éternel. En un temps où la spiritualité était plutôt christocentrique, elle, comme une flèche vole vers la source de tous biens : le Père. En 1768 elle écrit que le Père Éternel fait l'objet de sa grande confiance depuis près de quarante ans, c'est-à-dire dès l'aube de sa vocation de fondatrice. Et il semble que Dieu ait dilaté le cœur naturellement généreux de sa servante pour y couler un rayon de sa mansuétude et de compréhension du pauvre qui a rendu sa charité totale. Sa postérité spirituelle occupe dans l'Église un office unique,

croions-nous, en perpétuant la glorification de cet attribut de Dieu : la Paternité.

En ce dernier siècle Dieu a révélé au monde, par sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, la petite voie d'amour sans éclat extérieur. L'ascèse de Mère d'Youville est simple et toute intérieure aussi, c'est l'abandon total à la volonté de Dieu, la plus difficile et la plus pure des vertus parce qu'elle ne retient rien. Elle cheminait humblement par la voie commune mais Dieu, durant sa vie même, a voulu marquer son crédit à ses yeux par des prodiges frappants. Ainsi, en un temps de famine ce sont des barils de farine, de provenance mystérieuse, qu'on trouve un jour au réfectoire; c'est une barrique de vin épuisée qui continue de couler durant des mois; en un moment de pressant besoin, ce sont des billets de banque qu'elle retire de ses poches, à sa grande stupeur, les sachant vides. De plus, elle a prophétisé certains événements que le déroulement du temps a vérifiés.

*
* *

Après avoir tout donné, Mère d'Youville a donné ce qu'elle ne tenait pas encore : l'avenir. Dans un mémorial sacré elle a ordonné : *« Les Sœurs seront toujours prêtes à entreprendre TOUTES les bonnes œuvres que la Providence leur offrira et dans lesquelles elles seront autorisées par leurs supérieurs [ecclésiastiques]. »* D'un trait de plume elle a doté l'Eglise canadienne de missionnaires à sa taille, des filles du pays portant au cœur la bravoure de leurs ancêtres, l'endurance des pionniers, le zèle des évangélisateurs. Mère Marie de l'Incarnation « souhaitait voir planter la croix avec les fleurs de lys à la face des Anglais jusque sur la Grande Baie ». [Baie d'Hudson] Ce sont les Filles de Mère d'Youville qui ont réalisé ce rêve apostolique, les premières elles ont bravé les solitudes du Grand Nord canadien portant sur leur poitrine la croix aux fleurs de lys, emblème de civilisation française. Fidèles aux directives de leur fondatrice, elles ont répondu aux instances des évêques. Ici, elles se font hospitalières, là, institutrices, partout Sœurs de la Charité. Bien avant les bases atomiques il y avait des Sœurs Grises à Chesterfield Inlet, à la Baie James, à Aklavick au Cercle polaire. Premières femmes blanches à traverser les redoutables grands lacs en canot, elles ont suivi les Oblats de Marie-Immaculée d'étapes en étapes de Saint-Boniface jusqu'au Cercle polaire. Cet apostolat en terres hostiles que les Oblats, malgré leurs forces viriles, ont trouvé des plus ardu, les Sœurs Grises de Montréal, faibles femmes, l'ont partagé. Elles aussi ont subi le froid, la faim, l'isolement, l'inquiétante instabilité. L'odyssée de ces premières missionnaires canadiennes demanderait un long chapitre. Monseigneur Provencher voulait « des Sœurs à tout faire », les Sœurs Grises se sont faites catéchistes ambulantes, infirmières sous les tentes indiennes, mère des orphelins, et modèles de vertus. On les a surnommées « les Femmes héroïques des terres glaciales ». En ces dernières années, depuis 1957, les Sœurs Grises de Montréal se sont tournées vers l'Amérique du Sud. Elles ont, maintenant, une maison au Brésil, à Alcantara dans la Préfecture Apostolique de Pinheiro.

En 1840 la Communauté de Montréal faisait face au problème des fondations autonomes. C'est cette année-là, en effet, que le grand vicaire de Saint-Hyacinthe, M. Edouard Crevier, demanda aux Sœurs Grises de prendre charge d'un hôpital dont il voulait doter sa ville. Généreusement la maison mère fit le sacrifice de quatre précieux sujets. Dieu a béni ce premier essai de la ruche centrale car aujourd'hui la communauté des Sœurs Grises de Saint-Hyacinthe étend son zèle jusqu'à Haïti.

En 1845 c'est Bytown, le carrefour de la racaille de toutes races, qui appelait les Sœurs Grises au secours de l'enfance. Se souvenant qu'au moment de l'octroi des Lettres patentes Mère d'Youville avait voulu y inclure l'instruction des filles, les Sœurs Grises se sont faites institutrices pour dispenser cette charité primordiale, le pain intellectuel. Après avoir tenu des écoles primaires gratuites durant plusieurs années, les Sœurs Grises de la Croix, d'Ottawa, ont évolué dans le sens de leur fondation qui était l'enseignement tout en y adjoignant les soins hospitaliers. La vitalité de cette branche des Sœurs Grises est telle qu'il en est sorti deux communautés autonomes d'une prospérité enviable : les Sœurs Grises de l'Immaculée-Conception, de Pembroke, qui ont maintenant une mission à Saint-Domingue, et deuxièmement les Sœurs Grises du Sacré-Cœur, de Philadelphie, Etats-Unis, qui, elles, rayonnent en territoire américain jusqu'à l'Alaska. En dépit de ces morcellements les Sœurs Grises d'Ottawa sont encore assez riches en vocations pour maintenir des maisons au Japon, au Brésil, au Basutoland, et au Nyassaland.

Au mois d'août 1849, Mgr Pierre-Flavien Turgeon, coadjuteur de Québec, saisit l'occasion d'une épidémie de choléra pour réaliser un projet qu'il étudiait depuis longtemps : établir des Sœurs Grises à Québec. La communauté de Montréal, déjà affaiblie par trois fondations successives, hésitait à se départir d'autres sujets. Mais encore une fois la voix de Mère d'Youville eut raison de leur perplexité et la fondation de Québec fut acceptée. Les cinq religieuses cédées justifèrent bientôt la confiance placée en elles car la communauté de Québec s'épanouit rapidement. Bientôt orphelinat, école, hospice, refuge, sanatorium s'ouvrent, et presque aussitôt un noviciat pour répondre aux nombreuses vocations que Dieu suscitait. Aujourd'hui les Sœurs de la Charité de Québec surtout répandues dans leur diocèse, ont toutefois répondu à l'appel missionnaire et ont fondé une maison au Japon.

En 1844, Mère McMullen, supérieure générale à Montréal, écrivait à la supérieure de la Rivière Rouge. « Que je serais heureuse si je voyais de mes yeux une Noire ou une Peau Rouge habillée de notre sainte livrée. Tout misérable et petit que soit mon pauvre cœur il est encore assez large pour contenir les Noires, les Jaunes, les Rouges. Gloire à Dieu, toutes ces couleurs se changent à mes yeux en une seule et même couleur toute teinte du Précieux Sang de mon Sauveur et Sauveur de toutes les couleurs. » Cette surnaturelle ambition est accomplie, il y a présentement des Sœurs Grises Esquimaudes, Indiennes et Noires, en Afrique.

Lors de l'exhumation des restes de Mère d'Youville en 1849, Mgr Bourget choisit pour texte de son homélie ce verset du psaume 102 :

« *Ta jeunesse sera renouvelée comme celle de l'aigle.* » Le saint évêque de Montréal voyait juste. Selon les statistiques de 1959, au-delà de sept mille Sœurs Grises, Filles de Mère d'Youville, apportent au trésor mystique de l'Eglise canadienne l'enrichissement de leurs vies spirituelles et de leurs œuvres apostoliques sur quatre continents de notre globe.

Au pays de Laurentie une sainte a passé, sa stature spirituelle se dresse comme une cime, c'est notre bienheureuse Marguerite d'Youville que le décret de béatification qualifie de « Mère de la charité universelle ».

Albertine FERLAND-ANGERS